

Peu importe comment tu la déguises



Témoignages et analyses à
propos des prisons fédérales et
de la détention de personnes
migrantes au Canada

Pour plus d'information à propos
de la prison pour migrant.es à
Laval, et de la lutte pour stopper
sa construction, visitez:

stopponslaprison.info

des prisons affirme qu'il ne peut plus se permettre toute les programmations progressives promises sur l'emballage.

Contenu

Introduction	4
Entrevue avec «B», anciennement détenu au Québec	8
Entrevue avec «W», anciennement détenue au Centre de détention pour migrant.es à Laval	16
Passages tirés du livre de Ann Hansen, <i>Taking the Rap : Women Doing Time for Society's Crimes</i> (<i>Porter le chapeau : Les femmes incarcérées pour les crimes de la société</i>)	22

Introduction

Ce zine rassemble les réflexions et analyses de trois personnes ayant été incarcérées dans différentes prisons et centres de détention pour migrant.es au Canada et au Québec. Les textes parlent, entre autres, des conditions vécues à l'intérieur de ces prisons et des efforts pour humaniser ou créer de «meilleures» prisons et centres de détention. Nous publions ce zine en 2018, à Tio'tia:ke («Montréal, Qc»), dans le contexte de la lutte contre la construction d'une nouvelle prison pour migrant.es à Laval, Qc (pour plus d'informations, rendez-vous à stopponslaprison.info). Le premier texte, une transcription d'une entrevue avec un ex-détenu que nous nommerons «B», qui a passé du temps dans la bâtisse où se trouve maintenant le Centre de détention pour migrant.es de Laval, décrit l'expérience de B en prison et à l'USD (Unité spéciale de détention). B nous partage aussi ses réflexions sur les impacts des efforts gouvernementaux tendant vers la création de «meilleures» prisons. Le second texte est la transcription d'une entrevue réalisée en 2016 avec «W», une femme qui a émigré du Nigeria pour venir au Canada et qui décrit son expérience au Centre de détention pour migrant.es actuel. La troisième section de ce zine rassemble des informations et analyses recueillies du livre *Taking the Rap : Women Doing Time for Society's Crimes* (*Porter le chapeau: Les femmes incarcérées pour les crimes de la société*) d'Ann Hansen. Ann nous fait part de ce qui s'est passé après la fermeture de la Prison des femmes en 2000, puis des conditions des «nouvelles prisons améliorées» qui ont pris sa place. En particulier, elle relate du temps qu'elle a passé à l'Établissement Grand Valley pour femmes entre 2006 et 2012, et de comment de «meilleures conditions» signifient souvent une surveillance accrue. Comme chaque section exprime les perspectives et opinions de différents individus, ce zine ne présente pas un narratif homogène de l'expérience reliée à l'incarcération.

Nous publions ces textes ensemble afin de connecter les histoires de gens ayant été incarcérés pour diverses raisons : certain.es parce qu'illes ont reçu des charges ou ont été jugé.es coupables de crimes, d'autres parce qu'illes n'ont pas de statut légal au Canada. Nous voulons résister à la division erronée de ces types d'incarcération, autant qu'à la division des luttes contre ceux-ci. Il est fréquent d'entendre des arguments contre la déten-

Malheureusement, ce nouveau modèle réformiste se mit à fondre tel le parc McArthur sous la pluie, avant même que la prison des femmes fut fermée. Le SCC utilisa l'évasion de quelques femmes en 1995 par une section d'un mur en cours de construction du nouvel Établissement pour femmes d'Edmonton, de même qu'une confrontation entre les gardien.es et les prisonniè.res qui précipita l'intervention de l'EPIU (équipe pénitencière d'intervention d'urgence) en 1994 dans l'unité d'isolement de la prison des femmes, pour justifier la construction d'unités de sécurité maximale de plusieurs millions de dollars dans l'enceinte de chaque prison fédérale pour femmes. La sécurité et la répression sont des facettes tant intégrées dans le SCC que, telles deux convives affamées, elles se mirent rapidement à gober tout l'argent qui était originalement alloué à la programmation progressive et l'éducation.

Entre mes deux courts passages dans EGV en 2006 et encore une fois en 2012, j'ai été témoin de la dévolution de l'EGV d'une prison où les femmes cuisinent et vivent collectivement dans des bungalows nettement perchés sur des terrains gazonnés et entourés d'arbres, où les légumes poussaient dans des jardins et où les femmes se déplaçaient librement dans l'enceinte entre huit heures du matin et dix heures du soir... à un complexe de prison hyper sécurisé, avec peu d'emplois ou de programmes avec des lits superposés partout, incluant des unités à sécurité maximale et des cellules d'isolement. Cette dévolution s'est déployée dans chacune des six prisons régionales pour femmes au courant des quinze années suivant la fermeture de la prison pour femmes en 2000. Le seul fait qui surpasse cet accomplissement, c'est que l'entière population fédérale des femmes actuellement en prison a augmenté de 40 pourcent, atteignant 500 femmes, dans les dix ans après la fermeture de la prison pour femmes. On parle d'un pays où le taux de crimes est en déclin constant depuis les deux dernières décennies.

[...]

Ces [quelques] exemples illustrent un pattern qui est devenu prévisible non seulement au Canada, mais globalement. De nouvelles prisons se présentent dans un emballage progressif, décoré d'images de réhabilitation et de programmes, mais une fois ouvertes, il en sort une nouvelle prison scintillante remplies de toutes sortes de gadgets technologiques conçus pour renforcer la surveillance et la sécurité qui coûte tant, au point où le régime

et de se faire conséquemment taser ou poivrer. En 2013, la population de l'EGV avait atteint 180, trois fois plus de femmes que ce que la prison avait originalement été conçue pour recevoir.

Tiré des pages 336-338 :

Voyons d'abord ce qui arrive quand les projets de réformateurs de prisons bien intentionnés sont adoptés par le gouvernement du Canada et le SCC. Plus spécifiquement, qu'est-ce qui arrive quand le gouvernement décide de fermer une ancienne prison et de la remplacer par ce qu'il affirme être une nouvelle prison progressive, avec un programme axé sur le traitement, de l'éducation et des formations professionnelles? Suite aux recommandations de la commission d'enquête d'Arbour sur certains événements survenus à la prison des femmes de Kingston, publiées en 1996, le gouvernement fédéral choisi de fermer la prison des femmes et d'utiliser les recommandations pour élaborer un plan pour six nouvelles prisons régionales pour femmes. Le cœur et l'âme des recommandations d'Arbour reposaient sur l'idée que les nouvelles prisons devraient avoir un programme centré sur les femmes et un programme culturel spécifiquement autochtone. Cela se traduirait plus concrètement par un meilleur accès à de la thérapie pour les victimes d'abus sexuels, à des formations professionnelles et de l'éducation, une bibliothèque bien équipée, à de l'accompagnement pour que les femmes aient accès à des professionnel.les et des emplois dans la communauté, à un.e aîné.e autochtone au sein du personnel, à une hutte de sudation, et à une Native Sisterhood solide.

Ce que les nouvelles prisons régionales n'auraient pas seraient des unités à sécurité maximale, des gardes en uniforme, des niveaux, des cellules munies de barreaux, des blocs, des modules, des stations de gardien.nes, ni de longues périodes durant lesquelles les femmes seraient enfermées dans leurs cellules. La pièce de résistance du nouveau concept de prisons du SCC serait le «pavillon de ressourcement» («healing lodge» en anglais) de Okimaw Ohci en Saskatchewan, une prison où les «corrections» seraient infusées de spiritualité et de culture autochtones. Okimaw Ohci avait même des chevaux pour aider à la réhabilitation des prisonniè.res -- une prison où les chevaux captifs chuchotteraient des vérités universelles aux oreilles des humain.es, aussi en captivité.

tion des migrant.es qui reposent sur la logique que les criminel.les, eux et elles, méritent d'être incarcéré.es. Affirmer que les migrant.es ne devraient pas être incarcéré.es parce qu'il.les «ne sont pas des criminel.les», c'est abandonner les migrant.es qui ne peuvent pas faire appel à leur «innocence» pour obtenir du support, ainsi que tout.es celles et ceux qui sont emprisonné.es à cause de leur «criminalité». Nous pensons qu'il est crucial de résister à l'emprisonnement de tout.es les migrant.es et de tout.es les prisonniè.res, et d'agir dans une perspective d'abolition des frontières et des prisons : aucun.e humain.e ne devrait être mis.e en cage, peu importe s'il.les ont un statut légal ou pas au Canada ou s'il.les ont commis ou non un crime.

Le gouvernement canadien a annoncé en 2016 ses intentions de construire une nouvelle prison pour migrant.es à Laval, QC, en plus d'une autre à Surrey, CB. La prison de Laval, dans laquelle on prévoit pouvoir détenir 158 migrant.es sans papiers, est prévue d'être construite sur le terrain des Services correctionnels du Canada, juste à côté de la prison Leclerc, et devrait ouvrir ses portes en 2021. Cette prison est présentée comme un projet qui améliorera les conditions des migrant.es qui s'y trouveront. Par exemple, comme le mentionnent certains documents liés au projet, «du bois massif et du bois d'ingénierie seront utilisés afin de créer la sensation chaleureuse de se sentir à la maison» et «les clôtures devraient esthétiquement être couvertes de feuilles ou d'autres matériaux afin de limiter la dureté de leur apparence et de les rendre moins facilement identifiables». Mais, dans les mots de B, alors qu'il discute de l'illusion des «meilleures» prisons : «C'est la prison. On s'en fout de comment tu la déguises, c'est une prison.»

Comme nous pouvons en déduire de l'entrevue avec B, résister à la construction de nouvelles prisons, peu importe le type, peut avoir des effets sur bien plus que les gens qui étaient supposés à la base être incarcérés entre les nouveaux murs. Le Centre de détention pour migrant.es de Laval, celui présentement utilisé, était auparavant un pénitencier fédéral et n'incarcère maintenant que des migrant.es. Une prison est une prison, et quand les besoins de l'État changent, une prison peut être remaniée pour mettre en captivité les gens qui ont le plus besoin d'être mis en captivité. Cette prison en particulier va, malgré l'esthétique de ses clôtures, augmenter la capacité de l'État canadien à déporter des migrant.es en plus grand nombre et avec une efficacité accrue,

tout ça dans un contexte où les mouvements suprémacistes blancs et le gouvernement québécois d'extrême-droite font mousser les sentiments anti-migrant.es et l'islamophobie. Si la construction de cette nouvelle prison se termine, il y aura un bâtiment vide et l'opportunité de le retourner à ses fonctions passées en tant que prison fédérale. Mais la construction est stoppée, on pourrait créer la possibilité de lutter contre l'incarcération et les déportations dans notre contexte longtemps à l'avenir, et nous aurons une prison de moins à détruire.

L'essentiel c'est: il n'y a personne qui mérite d'être séparé.e de sa famille et de sa communauté et d'être mis.e en cage. Contre les prisons, contre les frontières, pour la liberté de mouvement pour toutes et tous.

Bloquons la construction de nouvelles prisons et détruisons les vieilles!

Native Sisterhood = Une organisation autochtone dans les prisons fédérales, qui défend et assure aux détenu.es un accès à la culture et à la spiritualité autochtone (appelée Native Brotherhood dans les prisons pour hommes)

Tiré de la page 286 :

Entre mars 2010 et mars 2012, le nombre de femmes purgeant une peine de ressort fédéral en prison a dépassé 600 pour la première fois: une augmentation de 21% en seulement deux ans. Une grue de construction et des bulldozers attendaient le matin près de la zone séparée de la prison à haute sécurité. Toute l'enceinte était jonchée d'équipement de construction, de gazon arraché et d'arbres coupés au ras du sol. Il y avait davantage de bungalows à différents stades de construction, et le terrain autrefois vierge derrière les bungalows, où le Native Sisterhood tenait des sueries, avait été saccagé et pillé [...]

Une gardienne familière avançait résolument entre les bâtiments modulaires, un gardien à ses côtés. J'ai immédiatement reconnu son visage. Foxie! Même de loin, je voyais bien qu'elle s'était transformée en loup. Au lieu de son blouson en cuir noir à la mode de 2006, elle portait sa blouse bleu foncé 2012, avec l'insigne du SCC sur chaque épaule. La démarche arrogante qui la séparait du reste de la meute était disparue, remplacée par une marche résolue d'un bâtiment à l'autre, une expression sombre sur le visage. Le fait que les détenu.es passaient devant elle tel un hologramme ne faisait que confirmer ma suspicion. Je savais que l'uniforme ne pouvait être responsable de sa transformation littérale, mais c'était un facteur qui y avait sans doute contribué. En 1997, à l'ouverture de l'EGV, le SCC avait décidé que les gardes devaient être habillé.es en civil plutôt qu'en uniformes. En 2012, cette politique avait été écartée pour faire place aux nouvelles mesures «plus sévères contre la criminalité» introduites par le gouvernement conservateur de Harper.

La politique de l'habit civil des gardien.nes s'était révélée être une arme à double tranchant pour le SCC. D'un côté, cela favorisait une relation plus «normale» entre les prisonnier.es et les gardien.nes, le SCC espérant ainsi briser la règle du silence de la prison, mur invisible entre les gardes et les détenu.es. De l'autre côté, tandis que la population de l'EGV augmentait, il y avait un danger réel de confondre un.e garde avec un.e détenu.e

**Passages tirés du
livre de Ann Hansen,
*Taking the Rap:
Women doing time
for society's crimes*
(*Porter le chapeau :
Les femmes
incarcérées pour les
crimes de la société*)**

Partagé ici pour illustrer les possibles futurs de la nouvelle prison high-tech et «progressiste» pour migrant.es, en construction à Laval.

Quelques définitions:

SCC = Service correctionnel Canada, une agence fédérale qui gère les prisons fédérales canadiennes

EGV = Établissement Grand Valley, une prison fédérale pour femmes en Ontario

Entrevue avec «B», anciennement détenu au Québec

V : *As-tu fait du temps dans le vieux pénitencier? Celui qui est rattaché à la prison pour migrant.es actuelle?*

B : J'ai été de transition là-bas. On a évalué mon cas en Ontario. Le Québec, c'est un processus différent. Donc on m'a envoyé dans une place de transition. Et quand j'suis arrivé, y avait un sit down aussi et, j'me suis dit, bien sûr fallait que j'arrive quand y a du trouble. Mais c'est resté ouvert pendant un moment. J'pense bien que le 3e jour que j'y étais, j'me suis réveillé avec un rat sur mon lit. Donc, l'immeuble était toute autre chose en terme d'environnement. Et comme je disais, j'ai pas vu grand chose vu que la majorité de la prison était en sit down. Mais au départ quand j'suis arrivé, tout était encore ouvert. C'était vieux, mais le monde me dérangeait pas. Y avait quand même une bonne structure. Y avait des détenu.es plus solides, comme je disais dans les années '70, les détenu.es étaient d'une différente mentalité. Mais j'suis juste resté là-bas peut-être 4 mois. Donc ma perception c'est que c'était une place correcte, mais j'ai peut-être juste fait un mois avant qu'on soit en grève donc...

V : *Te souviens-tu de quelle grandeur étaient les cellules?*

B : Elles étaient pas grosses. La section dans laquelle j'étais, y avait un lit simple. Assez de place pour marcher autour du lit et du bureau, pas plus. Tu pouvais peut-être faire 5 pas d'un bord, puis te tourner et en faire 5 de l'autre. C'est à peu près ça la grandeur. Tu pourrais genre dire 4 par 8, ou non, 8 par 12, vu qu'y a le lit et le bureau... à peu près 8 par 12.

pas qu'elles voient la position dans laquelle je me trouvais. Et, plusieurs personnes détenues disaient la même chose. Elles te traitent comme un.e criminel.le et tu ne veux pas que tes enfants viennent ici et voient qu'on te traite comme un.e criminel.le, tu sais... C'est juste horrible. Pour mes enfants, je ne... je ne veux pas ça. Je... je ne veux même pas qu'elles viennent me visiter parce que je ne pourrais pas le tolérer... non...

D : *Donc, où en sont les choses depuis qu'elles t'ont relâchée?*

W : Quand elles m'ont relâchée, j'ai dû... une personne a dû se tenir garante de moi. J'ai dû payer une caution pour qu'elles puissent me relâcher. Elles voulaient savoir où j'habiterais pour que je puisse aller les voir chaque semaine et signer un formulaire de présence. Ce n'est pas facile, mais je dois aller chaque semaine au « 1010 » [1010 rue St-Antoine, Services d'Immigration Canada], au bureau d'immigration. Je dois leur dire que je vis toujours au pays. C'est une part des conditions qu'elles m'ont données. Pour quelqu'un.e qui doit se déplacer là chaque semaine, y a aucune chance que tu puisses travailler. C'est difficile, tu sais... Ils rendent les choses difficiles pour toi. Elles ne considèrent pas que tu as une vie; elles ne considèrent pas la vie de tes enfants. C'est une expérience super intense et négative. C'est à cause de problématiques que tu viens pour chercher asile. S'il n'y avait rien eu, tu n'aurais pas pris la peine de venir. Donc, il vaudrait mieux qu'elles aident les gens qui cherchent à venir ici. Aidez-les !

V : *As-tu déjà fait du temps dans une USD (Unité spéciale de détention – ségrégation à long-terme)?*

B : À Millhaven (en Ontario)

V : *Veux-tu nous parler de comment c'était, être incarcéré.e à l'USD?*

B : L'affaire, c'est que c'est différent pour chaque personne, et ça j'dois le préciser. Ce que je ressens par rapport à ça, et à cause d'la manière dont ça a marché pour moi... J'y suis resté 18 mois. Donc y avait 6 mois où j'étais enfermé 23h par jour dans la cellule. L'autre 6 mois, tu étais 3 à 4h par jour à l'extérieur de la cellule. Et la dernière phase, c'était celle du gars qui fait le ménage et tout ça, donc t'es à l'extérieur de ta cellule pendant le jour pour faire le ménage et des trucs comme ça, puis là t'as accès à la cour extérieure. C'est beaucoup de confinement.

Et personnellement, ça me dérange pas d'être avec moi-même. Fais juste me donner des livres, j'vais être ok. Mais pour d'autres gens, elles ont besoin de monde. Et y a rien de pas correct avec ça, c'est qui elles sont et, pour euzes, c'est vraiment, vraiment difficile. Et c'est une punition cruelle et inhabituelle à mon avis.

Et y a des choses que les gens vont pas, comment je peux dire... y a des choses que tu peux pas voir. Que tu peux juste ressentir. Et si t'as jamais été en-dedans... genre, rappelle-toi le début des années '80, quand y avait pas de TV et d'autres trucs du genre [à l'intérieur] et qu'à chaque vendredi, y avait un soirée de films dans le gym. J'suis sorti après 4 mois de dissociation dans l'trou et j'me dis que ça me faisait rien. Y a le film qui joue dans la cour. Les gens qui parlent et juste le bruit : ça m'a rendu malade. J'ai été aux toilettes et j'ai vomi. Mon souper est sorti. Juste me sentir attaqué par le son. Donc parfois, y a des choses avec lesquelles tu vis et tu t'en rends même pu compte.

Donc par rapport au confinement, ça c'est juste un exemple, mais y en a plein d'autres plus petits : ne pas pouvoir parler à la moindre personne pendant des mois: Bien sûr; t'as des contacts en ségrégation mais c'est principalement des gardes, donc tu leur parles pas. Et vivre à l'intérieur de ta tête.

Genre, le plus longtemps que j'y suis [dans le trou], le moins je m'en rends compte. C'est les gars qui me disaient : « Ouais mais tu nous réponds pas. » Le truc c'est que je croyais quasiment que... disons qu'on a une conversation en ce moment, mais le processus se passe dans ma tête et apparemment je verbalise pas les réponses. Donc mes amis, quand on parlait, ils étaient comme « alors quoi ? » et j'étais comme « oh. » Dans ma tête, j'avais déjà répondu à la question, mais je l'avais pas verbalisé.

Et c'est plein de petits facteurs qui, désolé, mais après que des gens y soient pour 5, 6 ans ou plus, je peux m'imaginer, shit, ce que ça a fait à leur cerveau. Comme je disais, c'est plein de petits facteurs que les gens voient habituellement pas, mais c'est pas une bonne chose. Dans le long terme, c'est pas bon pour la tête, pour le cerveau. On est pas fait pour ça. Et comme je disais, pour certaines personnes c'est moins stressant, donc les effets vont prendre plus de temps [pour se manifester], mais il va y en avoir, parce que y a plein de petits facteurs qu'on prend pour acquis, dont on ne se rend même plus compte, auxquels on ne pense plus avant qu'ils se fassent sentir, comme je disais, des petites choses comme ça, juste du son, et de garder ses pensées dans sa tête au lieu de les verbaliser. C'est pas grand-chose.

Même juste d'être incarcéré, quand j'suis sorti, les petites choses que tu prends pour acquis, ça m'a carrément pris la tête. Parce que d'être en cellule pendant des années, tu sais où tout est. Donc y a une tablette là... et y a une petite partie de ton cerveau, quand t'es dans la rue, qui te dit de regarder avant de tourner un coin, mais c'est comme si t'avais perdu ça au début quand on te relâche. T'as pas ce second sens. J'ai eu à le réapprendre d'une manière ou d'une autre. Et y a des centaines de petits trucs comme ça.

Mon ami me disait que, tu parles et t'arrives au trottoir, et lui il a failli tomber, parce que tout est plat [en prison]. Y a pas de trottoir. Tu marches toujours au même niveau. C'est arrivé plusieurs fois. C'est juste des choses que tu fais pas... et là je parle de 20 ans [en prison] plus tard. Ta perception et ton sixième sens, dans un sens, tu les perds et faut que tu les réapprennes. Donc, comme je disais, l'incarcération, c'est plein de petites choses que tu vois pas.

Et comme je disais, on a tout ces résistances différentes

Genre moi, je mange pas vraiment à cause de ce qu'on nous sert là-bas. Je peux juste pas manger. Et si tu sors, tu peux pas rester dehors. On te donne dix minutes pour t'amuser et puis on t'envoie à l'intérieur. Quand tu vas aux toilettes, quelqu'un va passer pour voir..genre, on te traite comme un .e criminel.le et tu peux pas faire de plainte. Pour les gens comme moi, qui sont sur de la médication... J'utilise des gouttes pour les yeux... Je leur ai dit que c'est ma prescription et que je dois utiliser cette médication chaque 12h, mais illes s'en foutent. La dernière fois que j'ai fait une plainte, ce que l'infirmière m'a dit c'est que ce n'est pas de leur problème. Illes me la donnent seulement lorsqu'illes viennent me voir, et si je ne veux pas l'utiliser à ce moment-là parce que ce n'est pas le bon moment, je ne pourrais pas l'utiliser plus tard. J'ai fait une plainte, j'ai appelé la Croix Rouge, j'ai fait ça et puis, quand l'Immigration m'a appelée, on m'a dit que le centre m'aidait parce qu'il me donnait ma médication. Ce n'est pas obligatoire qu'illes me donnent ma médication, et on m'a dit que je ne devrais pas me plaindre parce que, si je me plains, illes arrêteront de me la donner. Donc, je leur ai dit : « C'est quoi ça ? » Et si tu parles à mon docteur, ille te dit comment la médication devrait être prise. Donc, illes ne font pas juste ça à moi, mais aussi lorsque d'autres personnes sont malades et que tu demandes à voir le docteur, illes te disent que le docteur ne viendra pas, que le docteur n'est pas là. Même que tu soies sur le point de mourir, illes s'en foutent.

D : *Et est-ce qu'il y avait des enfants en-dedans ?*

W : Il y avait un enfant, de juste cinq ou six ans, il est supposé être à l'école, mais il est détenu avec sa mère. C'est fou ! Tous les enfants sont à l'école, et lui il est détenu avec sa mère. Et cet enfant, il mange rien. Il prend rien. Parfois, il se réveillait au beau milieu de la nuit et commençait à pleurer parce qu'il a faim et qu'il ne peut pas manger la nourriture là-bas. Un petit garçon de 6 ans. Ses ami.es sont à l'école et lui se trouve en détention avec sa mère, c'est juste fou. Et personne ne dit rien à propos de ça. La dernière fois que sa mère a été se plaindre à l'Immigration, illes lui ont dit qu'elle n'avait pas le choix, qu'elle devait y rester avec son fils. De mon côté, je les ai empêchés de détenir mes enfants parce que je ne voulais

faire et que je ne pouvais pas attendre tout ce temps-là, que je devais partir maintenant. Donc illes m'ont demandé d'aller chercher un nouveau passeport, un passeport algérien que je devais ensuite leur amener.

D : *Puis, comment les choses ont-elles évolué à partir de ce moment-là jusqu'à ce que tu sois à Laval(dans le centre de détention pour migrant.es)?*

W : Donc quand j'ai été là-bas, la dame qui était au comptoir, celle qui devait signer pour moi, m'a juste dit que mon agent aimerait me voir. C'était le matin, je m'en allais même marcher. Illes m'ont posé des questions à propos de mon passeport, puis je leur ai dit que «j'ai fait application, mais je n'ai pas pu aller à Ottawa le chercher parce que j'aurais besoin de sous pour le faire et que donc je dois travailler pour obtenir cet argent.» Et l'agent m'a dit: «Ah oui, mais tu as dit que tu as eu une chirurgie et que tu as payé pour cette chirurgie et là tu n'as plus d'argent... J'ai envoyé quelque chose à ton avocat et regarde ce qu'il m'a renvoyé, alors puisque c'est ce qu'il m'a donné, je vais être dans l'obligation de t'incarcérer.» Et je lui ai répondu: «Tu ne peux pas me mettre en détention comme ça. Ce que tu me dis, pour moi, je n'étais pas au courant. Il ne m'a rien dit. Je ne savais pas non plus qu'il t'avait envoyé quelque chose.» Et puis là je continuais: «Y a rien que j'puisse y faire, mais mes enfants, j'en ai une à l'école et l'autre est à la garderie, comment est-ce que je vais aller les chercher?». Il me dit: «Je vais te laisser savoir après, si il n'y a personne pour les prendre, je vais m'arranger avec eux.» C'est comme ça qu'on m'a envoyée à Laval et j'y suis restée environ 6 semaines.

D : *Et comment c'était en-dedans?*

W : Là-bas, c'est... ça va mal.. genre pour moi, chaque fois que je veux aller à l'immigration, mon pouls s'accélère, parce que je me dis que je veux pas qu'on me renvoie là-bas. Là-bas tu te lèves le matin à 6h, tu vas déjeuner à 6h. C'est la même chose chaque jour. Le matin, on nous donne du pain et des oeufs. C'est dégoûtant, des oeufs sans sel, des oeufs cuits durs. Et l'après-midi, du riz. Et rien qui accompagne le riz.

[des capacités à résister à ce qu'on subit], donc l'USD c'est pas une bonne chose. Et aussi, dans les années '80 et celles suivantes, illes [l'administration] avait carte blanche. Donc les gens passaient au travers de ça [être détenu.e à l'USD] et y'avaient rien fait. «Suspicion d'être suspect.es» Ben oui, il a l'air suspect, mettons-le là. Donc c'était abusif. Et comme je disais, c'est pas une solution, à rien. Si ça aidait... et j'ai vu plein de gars revenir de là encore plus en colère. Et là, ils font de quoi, et ils disent «regardez comment il est» [et je leur réponds] «Ouais, mais vous l'avez rendu comme ça». Je le connaissais avant. Oui y avait des problèmes. Y'était impulsif, mais y'était pas violent. J'suis désolé, mais tu l'as rendu comme ça.

Y a des recherches, des fois avec des rats et des trucs comme ça. Et t'en mets plein ensemble dans un espace restreint et ils se battent, et tu les met dans un environnement paisible et ils partagent. Je sais que c'est un rat, mais la nature c'est la nature et les humain.es sont pas si différent.es. Désolé, l'isolation c'est pas bon pour personne, pas même des animaux. T'sais comme les animaux dans le monde sauvage, les animaux dans les zoos ne s'épanouissent pas... L'isolation c'est pas la solution à rien.

Et comme je disais, t'avais une seule USD à Millhaven. Après illes en ont constitué une à Québec aussi et encore une autre dans l'ouest et là, illes deviennent complètement fous. Pis soudainement illes avaient carte blanche et c'était comme shoo shoo shoo shoo et parfois l'administration disait juste «On aime pas ton attitude.» Et clairement que t'aimes pas son attitude, mais tu devrais pas pouvoir être capable de le punir parce que t'aimes pas son attitude. Ou illes diraient «C'est politique». Ouais, il dit des trucs politiques, mais il fait pas mal à personne, il fait juste donner des opinions que t'aimes pas et se battre pour ses idéaux.

V : *Tu parlais plus tôt de comment t'étais capable de percevoir les murs alors qu'ils ne sont plus là. Je pense qu'il y a eu pas mal plus de conversations dans les années récentes à propos de «meilleures» prisons, spécialement avec la nouvelle prison pour migrant.es qu'illes sont en train de construire à Laval. Illes parlent de la rendre meilleure, comme d'avoir des rideaux cachant les caméras ou quelque chose du genre. Des buissons*

par-dessus des clôtures. Pourquoi penses-tu qu'elles veulent faire ça? Quels genres d'effets est-ce que ça va avoir?

B : Les effets pour euzes ou pour nous?

V : *Pour elleux en premier, puis pour nous.*

B : Pour euzes, c'est un truc médiatique. Donc on nous traite d'une bonne manière, t'sais c'est un peu comme quand j'ai parlé de la ségrégation. Tout t'est permis quand t'es dans la population générale, mais t'es enfermé.e 24h, ben tu peux sortir 1h, mais t'es pas mal tout le temps seul.e. Donc t'es seul.e 24h par jour. [L'administration va dire] «Oh, en effet, mais on lui laisse sa TV et ses livres.» Désolé, je passe 24h tout seul, genre pendant des mois. Donc parfois la décoration cache [la réalité].

Moi, j'aime les plantes, donc si y a des plantes autour, j'vais être ok. Tout est dans la perception, donc... comment je peux dire? [Dans une des prisons fédérales], y a des arbres à l'intérieur. Y a des écureuils. Donc tu peux voir des gars les nourrir. Et ils se sentent bien. Et j'imagine que pour un moment, ils s'imaginent qu'ils sont dehors. Qu'ils sont libres pour un moment. Donc oui, c'est bien dans un sens. Mais ils sont pas libres. Genre pour moi, j'suis pas libre. J'le vois pas ça. Parce que j'veux pas le voir. Parce que c'est une illusion. Et en tassant cette illusion-là, je sens que j'sais où je suis. Ça joue pas avec mon espoir. Tu comprends, il est libre là, et en revenant à sa cellule ça va le frapper. C'est pour ça que j'essaie d'enlever toute illusion, pour que j'puisse rester au même niveau à tout moment, mais bon certaines personnes ont besoin de ça. Pour certaines personnes, ça va faire du bien.

Mais ça reste une prison. Et y a beaucoup de ça, quand j'y pense, qu'il y ait des jolis rideaux et tout, c'est une illusion. C'est comme, je t'ai parlé un peu d'la maison de transition? Quand je dors, j'me réveille parce qu'y a un garde qui met sa lampe de poche dans ma face. Ben désolé, tu dis que c'est pas une prison, tu dis que c'est ma chambre, pas ma cellule, mais j'vois pas la différence avec quand j'étais en dedans parce que c'est la même chose. La porte est pas barrée, point. Mais pour moi ça reste une cellule. Tu me comptes. Tu m'éclaires

du Nigeria jusqu'à Toronto. J'ai été induite en erreur par la personne qui avait arrangé les documents de voyage que j'ai utilisés pour voyager au Canada, parce qu'elle m'a dit que je ne devrais rien dire à l'aéroport, que si je le faisais on me reverrait probablement au Nigeria et je ne voulais pas qu'on m'y renvoie. Donc j'ai gardé le silence. Et puis, à cause de ça, elles m'ont dit que je n'étais pas éligible à faire une demande d'asile, et on m'a donné mesure d'exclusion à l'aéroport.

D : *Donc, qu'as-tu fait après que ta demande ait été refusée? Quel était ton quotidien à ce moment?*

W : J'ai commencé à vivre de manière clandestine parce que je ne voulais pas retourner au Nigeria. Donc j'ai vécu en clandestinité pendant des années. C'était pas facile, mais c'était la meilleure chose à faire pour moi. J'ai été vivre chez un.e ami.e; j'essayais juste de survivre avec mes enfants et de trouver des petites jobines afin de ramasser des sous pour prendre soin de mes enfants et de moi. C'est juste très, très difficile parce que parfois tu fais juste t'asseoir et tu commences à pleurer, et tu peux pas retourner là-bas, parce que si c'était facile d'y retourner tu préférerais y retourner au lieu de vivre en clandestinité. C'est pas facile. Parce que peu importe où tu vas, tu t'sens pas confortable vu que tu sais pas ce qui va arriver, tu sais. T'as pas d'identité, y a un mandat d'arrêt contre toi. Quand on t'emmène, tu sais pas c'est quoi la prochaine étape, tu peux pas vraiment travailler parce que sérieusement, tu ne peux pas, tu n'as pas d'autorisation de travail. Tu sais c'est vraiment difficile, c'est une situation vraiment difficile.

D : *Alors, est-ce que le CBSA t'a trouvée quand tu étais clandestine?*

W : Donc, en 2015, j'ai juste décidé que ce qui se passait dans ma vie ça en était trop pour moi et qu'à cause de ça, je devais me rendre aux services frontaliers. Donc je suis allée les voir. J'avais un problème de santé et j'ai eu besoin d'une chirurgie, donc j'ai essayé d'expliquer à mon agent (d'immigration) que j'avais eu une chirurgie. À cause de ça, il n'était pas question de voyager vu qu'il ne restait encore que quelques mois à avoir un suivi, mais il m'a dit qu'il n'y avait rien qu'il puisse

Entrevue avec «W», anciennement détenue au Centre de détention pour migrant.es à Laval

Passage tiré d'une entrevue publiée dans *The Dominion Podcast* le 23 novembre 2016 sur le territoire occupé des Kanien'kéha:ka.

D : *Nous terminons l'épisode de cette semaine avec une femme vivant à Montréal et ayant elle-même été en détention pour migrant.es. Après être venue au Canada du Nigeria en tant que réfugiée, l'ASFC [Agence de services frontaliers du Canada] a refusé son application, l'incarcérant aux centres de détention de Toronto et ensuite de Laval. Elle a deux jeunes enfants qui sont tous deux nés au Canada, pour lesquels elle doit lutter quotidiennement pour les supporter alors qu'elle se trouve ici sans statut.*

W : Je suis débarquée au Canada en 2005 à Toronto et je suis venue à Montréal, puis à ce moment-là j'étais enceinte. J'ai eu mon bébé environ deux semaines après être arrivée. Et depuis ce temps-là, j'ai des problèmes avec l'immigration.

D : *Et peux-tu nous expliquer comment ces problèmes ont débuté?*

W : Il y avait des problèmes dans mon pays, c'est pour ça que je suis venue au Canada, pour demander l'asile. J'ai pris l'avion

avec une lampe de poche. Désolé, c'est une prison.

Mais les gens, genre dans les médias et tout, ils vont dire «Bah ouais, c'est une bonne maison, on les laisse aller travailler». Et j'suis reconnaissant pour ça et je pense que les maisons de transition sont géniales pour t'aider à reconstruire [ta vie]. T'as besoin de cash de toute manière et tu paies pas de loyer et tout ça, donc ça m'a aidé à me rebâtir une fois dans la rue. Mais dis-moi pas que j'suis libre et que j'suis plus en prison; j'le suis encore.

Et même maintenant, j'suis dehors, sur parole, mais si je sors du périmètre de 100km, j'dois appeler mon agent.e de probation. Illes m'ont donné une carte avec le cercle du périmètre que j'peux pas dépasser sans leur permission. Donc je fais ce que tout le monde fait, mais y a un mur. Donc y a toujours une partie de moi qui est en prison et qui le sera toujours. J'm'en fous d'appeler mon agent.e de probation, vu que j'ai toujours la permission de dépasser le périmètre, et ça c'est correct. Mais c'est un rappel que, pour le reste de ma vie, il va toujours y avoir un certain mur qui va être autour de moi. Mais à part de ça, ça change pas ce que je peux faire. Y a certaines règles, comme en prison, je le vois comme ça. C'est une prison. On s'en fout de comment tu la déguises, ça reste une prison.

Mais [ça c'est] pour moi. Pour certaines personnes, même des détenu.es, ça peut être une bonne chose. Parce qu'illes ont besoin de ces trucs-là. C'est un besoin pour euzes. Comme je disais avec les arbres, je pense que pour certaines personnes, au moins pour quelques heures, ça les fait sentir bien. Et y a rien de mal à ça. Et j'suis content pour euzes, mais c'est pas comment moi j'vis ma vie. Et j'dis pas que ma manière de faire est meilleure, c'est juste la manière dont j'me sens par rapport à ça. Et la majorité des détenu.es se sentent autrement. Dès qu'y a pas de murs, illes se sentent plus libres. J'imagine que ça a rapport avec notre nature, mais c'est une perception. C'est que moi j'me laisse jamais embourber dans ces illusions-là. Mais comme je disais, pour certaines personnes, ça va rendre leur temps plus agréable. Et j'suis ben d'accord avec ça.

J'ai hâte de voir [la nouvelle prison] quand ça va être fini par contre. Parce que je les ai déjà vu [revenir sur ce qu'illes avaient dit qu'illes allaient faire]. Renous [au Nouveau-Bruns-

wick] était supposé être ce gros truc blah blah blah... et y a ben des choses qui ont été tout croches. Illes ont construit une aile de ségrégation long-terme. Pourquoi est-ce que vous avez bâti cette partie-là au juste? Avez-vous planifié de mettre des gens en ségrégation à long-terme? Quand vous avez construit la place, vous avez planifié ça? Illes ont pas montré cette aile-là [aux médias]. Illes ont dit «Oh, cette place est vraiment bien, et les cellules sont vraiment bien.» Pourquoi n'avez-vous pas parlé de cette [unité de] ségrégation long-terme? Vous avez peut-être pensé qu'il y aurait du trouble [à Renous] parce que vous avez pris une poignée de gens et leur avez enlevé toutes leurs affaires et vous les avez mis là. Donc on va construire une aile de ségrégation long-terme juste pour essayer d'les contenir?

Donc tu vois, c'est ce que je veux dire, illes ont jamais parlé de cette partie-là. La nouvelle prison... qu'illes fassent ce genre de choses-là, j'pense pas que c'est une mauvaise idée... J'pense que pour la plupart des détenu.es, ça va être une bonne chose. Renous était mauvais pour certaines choses, mais y avait pas de rat sur mon lit, donc j'ai apprécié ça.

V : *La barre, la barre est si basse. {rire}*

B : La prison, c'est pas une bonne chose et y a plein de trucs, comme je disais, que c'est la manière dont tu les perçois. Et pour plein de gens qui ont pas été en dedans, t'sais la seule manière dont je peux l'expliquer c'est de faire référence à quand illes parlent de prendre leur retraite dans les îles pacifiques. T'as tout ce dont t'as besoin, mais là t'es tout.e seul.e, ta famille est loin. Le paradis. Et ça sera pas le paradis pour longtemps. Donc, peu importe comment tu déguises les prisons et tout ça, désolé mais c'est solitaire et être loin de ta famille c'est pas facile. J'trouve que beaucoup de médias sont comme «Ah, illes ont tout!» Ouais, mais euzes [les prisonnièr.es] ont pas le seul truc qui leur importe. Tu peux les crisser au paradis, mais si tu les laisses seul.es à euzes-mêmes, loin de leur famille, de leurs enfants, désolé mais ça c'est la pire des punitions.

Comme je disais, à propos de celle avec le rat, la vieille prison, illes l'ont fermée pas trop longtemps après. Et illes en

ont ouvert une nouvelle. Au final, illes ont rien changé dans la nouvelle. Ce qui faisait le plus mal, c'était la place. Depuis que j'suis sorti, j'entends les gens parler, et illes savent pas que j'ai été en prison et on dirait que c'est la belle vie. Ce l'est pas. Et comme on en a discuté, t'as plus de droits. Les gens peuvent pas concevoir à quel point c'est difficile d'être à la merci de quelqu'un.e d'autre toute ta vie. Et d'avoir aucun recours pour te défendre. Spécialement en ce moment, les gens sont comme «Ille a eu ce qu'il méritait.» Désolé, mais la torture lente, on mérite pas ça... c'est tout.